

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La poésie devenue un combat d'arrière-garde

Jacques Flamand, (dir. avec l'assistance d'Andrée Christensen), *Du vide au silence, la poésie*, Ottawa, Vermillon, 2001, 264 p., 25 \$.

Marie Caron

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, M. (2002). Review of [La poésie devenue un combat d'arrière-garde / Jacques Flamand, (dir. avec l'assistance d'Andrée Christensen), *Du vide au silence, la poésie*, Ottawa, Vermillon, 2001, 264 p., 25 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 48–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La poésie devenue un combat d'arrière-garde

Le présent recueil de textes convainc que la conception spiritualiste de la poésie ne conduit pas aux réflexions théoriques les plus percutantes. Voilà un livre qui semble vraiment sortir d'un autre âge.

ESSAI MARIE CARON

L'OUVRAGE EST DE BELLE FACTURE, RIEN À REDIRE LÀ-DESSUS. Aux neuf textes de réflexion et aux seize textes de création qui composent *Du vide au silence*, la poésie s'ajoute la reproduction couleur et sur papier glacé de huit œuvres visuelles. Joli, donc. Par contre, la « réflexion » proposée ici laisse le lecteur sur sa faim. La plupart des brefs essais qui constituent l'armature de ce recueil collectif s'appuient sur un discours bien évanescent et n'évite pas l'écueil des lieux communs bien enrobés.

Le problème semble provenir du parti pris de Jacques Flamand : le vide, le silence, donc, qui seraient les lieux inhérents à la poésie. L'introduction de Flamand, déjà, n'annonce rien qui vaille.

Paradoxe irréaliste que de s'adonner à la réflexion, de s'abandonner à la rêverie, pire, à la méditation, quand tout, dans nos sociétés techniquement avancées, nous pousse à l'action, à l'agitation, à la précipitation, à l'efficacité immédiate, au bruit, au tapage,

écrit-il ainsi d'entrée. Opposant le tumulte et la fureur du monde au recueillement hors mode (hors mode productiviste, s'entend) que suppose la réflexion, Flamand nous sert une idée creuse, un cliché commode franchement usé qui ne signifie plus rien.

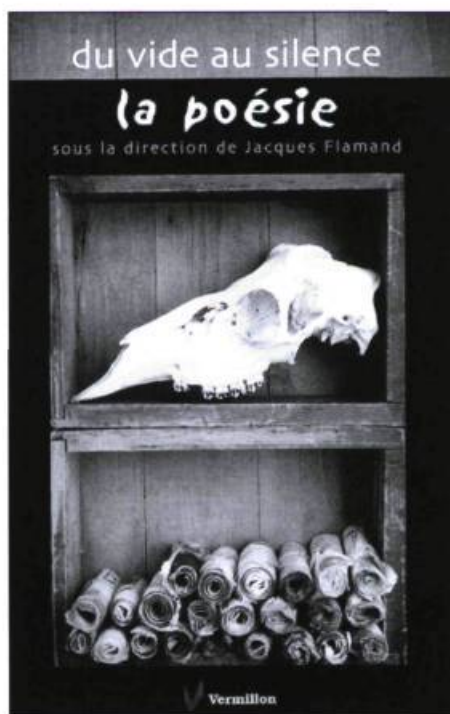
Cela étant, outre Flamand lui-même, Jacques Ancet, Hédi Bouraoui, Éric Brogniet, Michel Camus, Maurice Couquiaud, Jean-Paul Gavard-Perret, Louis-Frédéric Pagé et Paul Van Melle, presque tous d'origine européenne, débattront chacun à sa manière des notions de vide et de silence, ce vide et ce silence étant posés quasiment comme des préalables à l'émergence de la parole poétique.

Le vide, le silence... Le flou artistique à son meilleur ! Ces notions annoncent bien le grand cas que l'on fait ici de la poésie, et la vision quelque peu passiste que l'on en a. Des « poèteaux sanglés dans des règles qu'ils ne comprennent pas, et d'ailleurs ne respectent que rarement, ont fait depuis des siècles que la poésie digne de ce nom a perdu une bonne part de son public [...] », écrit par exemple le Belge Paul Van Melle. Ce « depuis des siècles » est tout de même nettement exagéré. Et quelles sont au juste les règles évoquées par l'essayiste ? Celles de la rime riche et de l'alexandrin ?

« On ressent comme un malaise à se déclarer "poète" ou intéressé par l'objet "poème" dans le monde technologique, fonctionnel et de plus en plus uniforme

dans lequel nous vivons », écrit quant à lui Éric Brogniet, également de Belgique. Autre assertion impressionniste qui transmet l'idée d'une « pureté » de la poésie, le poète étant associé à l'image d'un David solitaire presque en voie de disparition, mais qui résiste encore et toujours à la rumeur marchande. Heureusement, Brogniet s'échappe aussi de ce carcan, par exemple lorsqu'il étend son propos au créateur en général et met en évidence le fait que l'œuvre d'art est celle qui parvient à « relier le particulier à l'universel ». Là ne résident-ils pas le mystère et le bonheur de la poésie, de la création ? Mystère, bonheur que nos sociétés néolibérales n'ont pas encore réduits à l'« irréalisme », quoi qu'en laisse entendre l'esprit du recueil.

Les essayistes n'ont pas résisté à la tentation de traiter du rôle du poète : il « reste, c'est là son ambition et sa "justification", un éveilleur, sans quoi il n'est rien », souligne le Français Jean-Paul Gavard-Perret. Encore un terme ambigu : éveilleur de quoi ? de qui ? Gavard-Perret, peu précis, semble évoquer là le rôle du poète dans la cité, un rôle qui, depuis le XVIII^e siècle, est assumé par l'ensemble de la classe intellectuelle. Plus fondé apparaît ce constat selon lequel le « seul objectif [du poète] demeure de tourner autour de cette blessure de l'être qui suscite un cri sans voix et un vide dont l'œuvre doit devenir l'écho, le son fondamental ». Éveilleur de ce « cri sans voix », assurément, le poète n'en est pas pour autant du côté du recueillement, pas plus qu'il ne doit « vivre en poésie », comme le soutient Jacques Flamand.



Bon, Flamand est théologien, et ceci explique sans doute cela. En outre, l'homme s'est manifestement adressé à des poètes qui partagent ses vues spiritualistes, et qui appartiennent à une vieille garde rétrograde. La poésie est de l'ordre de l'indicible, de l'inexplicable, de l'indéfinissable, voire de l'incompréhensible, nous sera-t-il rapporté ici sur tous les tons. Du vide au silence, en effet ! Pas étonnant, dès lors, que le recueil semble baigner dans une nébuleuse abstraction, abstraction dont on se demandera avec légitimité si elle ne dissimule pas une certaine vacuité.

En seconde partie, les poèmes de cinq des neuf essayistes, auxquels s'ajoutent ceux des Cécile Cloutier, Hélène Dorion, Robbert Fortin, Andrée Lacelle, Henri Meschonic, Christine Palmieri, notamment, n'arrangent rien. Les poèmes semblent en effet vouloir illustrer les propos théoriques et de toute façon ne témoignent pas, on l'aura deviné, des formes les plus actuelles. Mais trop chuchoté, le poème finit par être inaudible ; bien malgré elle, sans même que l'on puisse soupçonner une action concertée, notre bruyante société productiviste n'en fera qu'une bouchée !